

« a » typiquement féminine. La Belle Époque a donc une Bradamante en pleine possession de ses moyens et une Brada à la prose plus désinvolte.

Ce chapitre revient sur un moment essentiel de l'histoire du journalisme à la fin du XIX^e siècle qui voit apparaître de nouvelles revendications pour la femme journaliste, au nom même de ses capacités sensorielles, de sa corporéité et de sa tendance marquée à l'empathie. Il étudie le courant des Frondeuses jusqu'à ses évolutions pendant la Première Guerre mondiale.

Séverine, la première journaliste professionnelle ?

Séverine est effectivement sans doute la première femme à pouvoir se dire pleinement journaliste. Elle a tiré toute sa vie l'essentiel de ses revenus de son activité journalistique.

Une formation vallésienne

Sa carrière constitue un véritable hapax au XIX^e siècle. Née en 1855, issue de la petite bourgeoisie, Caroline Rémy (de son vrai nom) reçoit une éducation très classique au pensionnat Biré de Neuilly puis à l'Institut Bessière. Son père avait une si sainte horreur du journalisme, écrira-t-elle plus tard, qu'il « [l]'a tenue jusqu'au mariage sans qu'[elle] ait entrevu d'un journal autre chose que – découpé – le feuilleton scientifique du *Siècle*⁸ ». Mais elle se voit déjà en enfant rebelle justement grâce à la presse : « Or, à ce moment, j'avais huit ans ! Et philosophiquement, j'allais sur la cour, débiter des tirades de *La Biche au bois*, faire des jupes à traîne avec des chiffons, et avec du cirage, une allumette et un carré de papier créer des journaux – déjà ! » En 1892, dans le *Gil Blas*, sous le titre « Journal d'une femme », elle racontera mi-fiction, mi-souvenir, ce que peut être l'adolescence triste en cette fin de siècle d'une petite-bourgeoise qui rêve de théâtre⁹.

Mais c'est une carrière encore déshonorante dans son milieu. Aussi, plutôt que l'enseignement, elle accepte comme mari, à seize ans et demi, le premier venu, Henry Montrobert, un employé à la compagnie du Gaz. Elle fera plus tard le récit encore effaré de sa nuit de noces et en tirera des conséquences générales sur ce qu'elle appelle le viol légal¹⁰.

Elle obtient la séparation de corps et de biens le 31 décembre 1873. Après des travaux alimentaires variés, elle devient la dame de compagnie d'une riche veuve d'origine suisse et la maîtresse de son fils, Adrien Guébbard.

8. Renée, « Hausmann proscrit », *Le Gaulois*, 10 décembre 1888.

9. Jacqueline, « L'éternel masculin. Journal d'une femme », *Gil Blas*, 26 août 1892.

10. *Ibid.*

Là encore, le lien entre sortie des conventions sociales et investissement journalistique est manifeste. Partie accoucher en Belgique où son fils est déclaré de mère non dénommée, Caroline Rémy y rencontre en 1879 l'écrivain-journaliste exilé Jules Vallès et devient sa confidente, sa secrétaire, sa disciple. Devant la réticence de sa famille et de sa belle-famille à ce qu'elle travaille pour ce communard à la réputation sulfureuse, dans une scène digne d'un roman-feuilleton populaire, elle se tire une balle dans le ventre et écrit à Vallès : « Je meurs de ce qui vous fait vivre : de révolte et de haine... Je meurs de n'avoir été qu'une femme, alors que brûlait en moi une pensée virile et ardente, je meurs d'avoir été une réfractaire¹¹. »

Finalement, devant cette volonté sans concession, la famille s'incline et accepte cette intimité non conventionnelle entre le vieux communard et sa jeune disciple. Elle vit dans l'ombre de Vallès, lui cherche ses épreuves au *Gil Blas*, fréquente les sociétés plutôt masculines du Café Anglais, fait son apprentissage de la Commune révolutionnaire, de l'exil et des théories socialistes par procuration. Elle joue « les copistes, les correcteurs, les garçons de course¹² ». C'est une vraie école de journalisme avant l'heure puisqu'elle doit aussi ordonner les récits de Vallès, voire les remanier complètement.

Les manuscrits conservés attestent d'un véritable travail d'équipe. Et elle ne manque jamais dans sa longue carrière de rendre hommage à son professeur en journalisme :

Le peu que je sais, le peu que je suis, mon Maître inoublié, je vous le dois. Vous m'avez appris à voir, à entendre, à méditer – à compatir surtout aux grandes misères des pauvres gens, Ces pages sont donc vôtres, incertaines et balbutiantes souvent, comme les devoirs d'une écolière trop tôt privée de leçons, et qui essaie de se souvenir¹³.

Dans ses souvenirs, elle ne manque pas non plus de se décrire, petite figure incongrue par sa jeunesse et son sexe dans les bureaux du journal ou dans la petite brasserie de la rue Bergère située en bas des bureaux du *Réveil* et fréquentée par les rédacteurs¹⁴. Caroline Rémy est la première de toutes les femmes à avoir la même formation que les hommes journalistes, à fréquenter les mêmes réseaux, à se trouver dans les mêmes lieux, à se frotter à la matérialité même de la feuille de presse, loin de cette sociabilité de salon qui constituait jusqu'à présent le sas d'entrée des femmes dans

11. Bernard Lecache, *Séverine*, Gallimard, 1930, p. 39.

12. Christine Douyère-Demeulenaere, *Séverine et Vallès. Le Cri du peuple*, Payot, 2003, p. 120.

13. Dédicace reprise dans *Figaro*, 6 juin 1893.

14. Jacqueline, « Servante des pauvres », *Gil Blas*, 31 mai 1889.

la presse et qui leur donnait d'emblée une position très périphérique dans le journal. Les deux fils qu'elle a eus, Louis de son mariage et Roland avec Adrien Guébbard, sont élevés dans leurs familles paternelles. La vie de reporter est difficilement compatible avec une maternité quotidienne.

Grâce aux subsides (à peu près 100 000 francs) apportés par Adrien Guébbard, Caroline Rémy permet à Vallès de relancer *Le Cri du peuple* le 28 octobre 1883. Le journal est socialiste, militant mais revendique de se positionner en surplomb des étiquettes. Mais comme tous les journaux de Vallès, c'est aussi un authentique journal d'informations qui veut offrir « une revue aussi complète que possible de tous les événements politiques, littéraires et artistiques¹⁵ ». Vallès recrute une rédaction ambitieuse parmi laquelle figure Jules Guesde, le chef de file du parti ouvrier fondé en 1882. Mais Vallès est miné par la maladie, ne sort bientôt presque plus de chez lui et c'est Séverine qui, de commissionnaire, devient déléguée du patron avant de le remplacer tout à fait. Elle publie ses premiers articles à partir du 23 novembre 1883 sous le titre « Les idées d'une Parisienne » d'abord sous la signature de Séverin avant de préférer celle de Séverine. Ce choix du pseudonyme réduit au prénom est évidemment ambigu car il coïncide avec une pratique de chroniqueuses légères. Mais l'héritage revendiqué par Séverine est plutôt celui des saint-simoniennes qui avaient élu le prénom comme le seul nom qui appartienne en propre à la femme. Il s'agit donc de revendiquer sans masque à la fois une identité féminine et l'absence de protecteur. Le pseudonyme purement féminin renverrait aussi à un profil particulier « celui d'une journaliste, autodidacte, qui vit de sa plume, en écrivant dans les journaux et les magazines¹⁶ ». Cette remarque de Chantal Savoie à propos des femmes de lettres canadiennes vaut aussi pour Séverine.

Jules Vallès s'éteint le 14 février 1885 dans la foulée d'un énorme scandale autour de ce que l'on a appelé l'affaire Ballerich. Le lendemain de sa mort, Séverine octroie une interview à un reporter de *L'Écho de Paris*, Georges de Labruyère (de son vrai nom Poidebard de Labruyère). Cet article tout à fait étonnant par sa longueur révèle les sentiments déjà vifs de Labruyère pour la jeune journaliste – il veut soutenir Séverine qui a des difficultés avec la rédaction masculine du *Cri du peuple* :

Cependant, ni la fièvre ardente, ni la douleur, ni la fatigue, n'ont effleuré la beauté de celle qui fut l'amie des dernières années et la collaboratrice des dernières œuvres de Jules Vallès. Depuis plus de quatre ans que nous sommes accoutumés à la voir accompagnant son ami et son maître dans les bureaux

15. *Le Cri du peuple*, 12 janvier 1884.

16. Chantal Savoie, « Les profils et les carrières », *Les femmes de lettres canadiennes – françaises au tournant du XX^e siècle*, Nota Bene, 2014, p. 53.

de rédaction, au théâtre et dans les cafés littéraires, rien en elle n'a changé. C'est toujours la même « ligne » un peu serpentine, la même démarche onduleuse, rappelant celle de Sarah Bernhardt, et le même visage au front large, entouré de bandeaux bas et crespelés qui la font ressembler beaucoup à Mme Jane Hading¹⁷.

À la mort de Vallès, Séverine reprend *Le Cri du peuple* dont la direction est rendue complexe par les conflits idéologiques qui déchirent le socialisme. Elle est soutenue au sein de la rédaction par Georges de Labruyère, incarnation du reportage moderne qu'elle a fait entrer au journal. Elle introduit des innovations : une place accrue accordée à l'illustration grâce au jeune Eugène Rapp, des rubriques originales comme la chanson du jour confiée au chansonnier Jules Jouy, l'insertion de feuilletons ouvriers comme *Germinal*, ou l'invention de souscriptions pour les pauvres qui ne reçoivent pas l'assentiment de tous et notamment pas de Jules Guesde.

Dans l'antichambre du *Cri du peuple*, une femme défaillante, un vieux tremblant, un garçon remorquant une petite sœur étaient assis, l'air navré ! Le garçon de bureau – mon complice ! – se faufilait jusqu'à ma table, présentait à la « signature » des bons de caisse... qui assuraient à ces désolés, pour vingt-quatre heures le gîte et le pain. Cinq minutes plus tard, la porte se rouvrait ; un pontife s'avançait, la barbe frémissante, le sourcil menaçant, le cheveu indigné !

– Vous avez encore fait donner à des gens ?

– Oui. Après ?

– Comment ne voulez-vous pas comprendre qu'ainsi vous décimez le parti, vous désarmez la cause !

– ?

– Évidemment ! Poussés à bout, ces affamés eussent été peut-être des révoltés, en tout cas des martyrs ; votre aumône en fait des résignés ! C'est une trahison, une véritable trahison¹⁸ !

Au combat idéologique se mêlent les reproches sexistes. Séverine fait l'objet de campagnes de presse médisantes qui médiatisent sa liaison avec Georges de Labruyère et qui transforment Adrien Guébhard, le généreux donateur du *Cri*, en cocu de boulevard. Ainsi le 3 décembre 1886 dans *L'Écho de Paris*, un certain Abel Peyrouton décrit M. Poidebard de Labruyère comme un « souteneur » et parle « de la situation louche qu'il occupe dans le journal de Mme Séverine et de M. Guébhard ». Un inci-

17. Georges Labruyère, « L'Amie de Vallès », *L'Écho de Paris*, 18 février 1885.

18. Cité par Christine Douyère-Demeulenaere, *Séverine et Vallès, Le Cri du peuple*, op. cit., p. 217. Nous lui devons aussi beaucoup pour l'analyse des rapports entre Séverine et *Le Cri du peuple*.

dent finit par mettre le feu aux poudres : dans un premier-Paris intitulé « Les Responsables » (30 janvier 1887), Séverine prend la défense d'un petit anarchiste, Duval, au nom de la théorie du droit au vol, avec cette formule : « Avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes ! » Jules Guesde répond dans le journal et rejette la responsabilité de l'acte de Duval sur « ceux qui, par sentimentalité ou par horreur des théories laissaient passer, sans lui arracher son masque insurrectionnel, la théorie de l'acte individuel, le droit au vol¹⁹ ». Guesde réglait « en même temps que les querelles de doctrine, l'éternelle et confuse guerre des sexes²⁰ », ne pouvant souffrir d'être sous la direction d'une femme. Finalement, les guesdistes quittent le journal et créent un autre périodique, *La Voix du peuple*. La polémique est intense entre les deux journaux, Séverine dénonce « les pharisiens de la sociale » tandis que *La Voix du peuple* qualifie Labruyère de « maquereau », réactivant par ricochet la métaphore de la journaliste en prostituée. Le 29 août 1888, Séverine quitte le journal sans doute à la suite de ses prises de position plus qu'ambiguës pour le boulangisme. Elle avait dû aussi faire face depuis plusieurs mois à des difficultés financières liées à sa séparation avec Adrien Guébbard. Son dernier article dans *Le Cri du peuple* fait explicitement référence à son statut de femme-journaliste : « Ma situation de femme était le sûr garant que je n'avais point d'ambition individuelle ; je n'en avais pas non plus pour d'autres, n'ayant jamais souhaité aux gens que j'aime que de n'être "rien"²¹. »

Elle prend alors un nouveau départ et réfléchit de manière calculée à l'intérêt professionnel d'une position de franc-tireur. Puisqu'être patronne de journal apparaît finalement très difficile, elle sera un bernard-l'hermite, faisant confiance à la valeur de sa plume pour s'offrir des espaces de choix dans la grande presse. George Sand, avait dans une certaine mesure, après la défaite de 1848, adopté ce mode d'intervention, mais sans le théoriser et surtout sans le radicaliser. Séverine, elle, intervient sans état d'âme dans des journaux qui lui sont idéologiquement opposés. Ses contempteurs vont donc très tôt tenter de réduire son talent en mobilisant la théorie des deux sphères, en voyant dans son sexe l'unique prisme par lequel expliquer ses forces et ses défaillances. Voici un florilège des commentaires de l'époque :

Imagination, sensibilité, nervosité : ceci nous donne, en trois mots, la synthèse de Madame Séverine, la clef de ses qualités (bonté, dévouement, bonne grâce et vaillance dans la charité) et de ses défauts (contradiction, mobilité, manque absolu de pondération...) [...]

19. Cité par Bernard Lecache, *Séverine, op. cit.*, p. 55.

20. *Ibid.*, p. 56.

21. « Adieu », 28 août 1888, *Le Cri du peuple*.

L'idée a sur elle beaucoup moins d'influence que la sensation. L'idée la laisse à peu près indifférente. La sensation la trouble profondément²². Mais faut-il parler d'idées alors qu'il ne s'agit guère que de sensations et d'images ? Séverine a l'horreur des théories et des théoriciens, des doctrines et des doctrinaires, des catéchismes d'école et des grammaires de secte. Je ne crois pas qu'il y ait trace d'un raisonnement dans son recueil. Et je ne lui en fais pas grief ; elle est femme, elle écrit avec ses nerfs²³.

Le bernard-l'hermite du journal

Séverine décide donc d'accepter d'écrire dans les quotidiens de tous bords pourvu qu'on lui laisse sa liberté de plume : « Ce que je vais faire maintenant, c'est l'école buissonnière de la révolution. J'irai de droite ou de gauche suivant les hasards de la vie ; défendant toujours les idées qui me sont chères, mais les défendant seule, sans autre responsabilité que celle de ce qu'aura paraphé mon nom²⁴. » Elle intervient donc dans *Le Gaulois* (où elle signe Renée), dans le *Gil Blas* (sous le pseudonyme de Jacqueline), dans *Le Journal* et même dans *La Libre Parole*, le journal antisémite d'Édouard Drumont, à partir du 13 septembre 1894. Dans tous ces journaux, elle obtient souvent la meilleure place, traditionnellement réservée aux hommes, le haut de la première colonne. Elle s'amuse parfois à s'apostropher d'une colonne à l'autre, à offrir l'hospitalité à l'un ou l'autre de ses pseudonymes dans un autre journal et à attiser des polémiques aussi virulentes que fictives entre Renée et Jacqueline par exemple²⁵. La plupart du temps, on laisse une grande liberté à cette franc-tireuse comme au *Gil Blas* qu'elle remercie le 1^{er} avril 1892 en feignant d'écrire une lettre à son pseudonyme Jacqueline : « Voilà quatre ans que tu es au *Gil Blas*, et que tu te meus à l'aise dans cette indépendante maison ; parlant à ton gré de ce qui t'occupe, choisissant tes sujets où il te plaît, mettant en lumière qui te convient, aiguissant librement tes crocs, étirant librement tes griffes, sans jamais subir le *veto* de l'esprit de boulevard ou de concurrence, sans autres discussions que les querelles enfantines inhérentes à tout bon ménage²⁶. »

Ses positions dans le mouvement féministe sont originales. Dans un article paru dans *L'Éclair* le 20 mai 1892, « Les revendicatrices », elle pose quelques exigences – l'obtention de certains droits sociaux comme l'accès aux carrières libérales, l'égalité des sexes au point de vue scien-

22. Adolphe Brisson, « Séverine », *Les Annales politiques et littéraires*, 6 janvier 1895, p. 10.

23. Michel Salomon, *Études et portraits littéraires*, Plon, 1896, p. 178 à propos des *Pages rouges*.

24. « Adieu », *art. cit.*

25. Voir par exemple le *Gil Blas* du 31 mai 1889.

26. Séverine/Jacqueline, « Un Mort », *Gil Blas*, 1^{er} avril 1892.

tifique, la prise en compte de la situation des femmes enceintes dans les ateliers, la possibilité de recherche de paternité – mais elle témoigne encore à cette époque d'une grande réserve à l'égard des réclamations en matière de droits électoraux. Elle est aussi une farouche avocate du droit des femmes à l'interruption de grossesse. Dans un article intitulé « Le Droit à l'avortement » paru dans le *Gil Blas* le 4 novembre 1890, elle explicite à partir d'un fait divers sordide les raisons qui lui font dire que « l'avortement est un malheur, une fatalité » mais pas « un crime ». « Tant qu'il y aura de par le monde des bâtards et des affamés, le drapeau de Malthus – le drapeau taché de sang des infanticides avant la lettre – flottera sur ce troupeau d'amazones rebelles qui, forcées par vos lois de tenir leurs seins arides, ont le droit de garder leurs flancs inféconds²⁷ ! ».

Pour qu'elle affirme son changement d'avis sur le droit de vote, il faut attendre 1914. Elle fait partie de celles qui conduisent la campagne lancée par *Le Journal*. Aux élections du 26 avril 1914, 505 972 femmes ont mis un bulletin « je veux voter » dans l'urne. Elle organise aussi une manifestation le 5 juillet 1914 pour l'anniversaire de Condorcet.

En 1890, à la suite d'une affaire un peu louche où son amant, le journaliste Georges Labruyère, est accusé d'avoir aidé à l'évasion de l'anarchiste polonais Padlewski et où elle est convaincue de complicité, elle est renvoyée du *Gaulois*... pour être le soir même embauchée à *L'Éclair*.

Je fus – le soir même, tu entends bien – remerciée, « sacquée » si tu veux au journal où ma personnalité était couverte d'un pseudonyme, où j'avais, deux années durant, donné non seulement ma pensée, qu'on me payait, c'est vrai, mais mon amitié... qui ne se paie pas ! [...] Les appointements, je m'en fichais, quoique... Le « lâchage » seul, me faisait verser des pleurs de sang ! On ne les vit pas – je suis une fière ! Seulement, je suis aussi une femme, un être de nerfs et de faiblesse, et, dans la voiture qui me menait à *L'Éclair*, j'eus une terrible crise de désespoir.

Si bien que, quand j'entrai dans le cabinet de Cazet, pour tamponnées qu'elles fussent, mes paupières me trahissaient. Et, tandis que je lui expliquais une affaire quelconque qui motivait ma visite de ce soir-là, car je n'étais pas alors à *L'Éclair*, il me regardait, sans rien dire.

Puis, comme je me levais pour partir :

- Qu'est-ce que vous avez, madame Séverine ?
- Rien, monsieur Cazet.
- Si, vous avez les yeux rouges ; vous avez du chagrin !
- Non je vous assure...

Mais les sanglots me remontaient à la gorge, m'étouffaient. Et, ne pouvant plus retenir ma peine, je lui dis simplement, en deux phrases, comment je venais d'être jetée à la porte, et la douleur que m'avait causée le procédé plus que le fait.

27. Jacqueline, « Le droit à l'avortement », *Gil Blas*, 4 novembre 1890.

Il avait un crayon entre les doigts avec lequel il jouait depuis mon arrivée, et, devant lui, une feuille blanche. Il y traça quelques mots, puis se levant :
– Madame Séverine, voulez-vous nous faire l'honneur d'entrer à *L'Éclair*? Voici la note qui, ce soir, annonce votre entrée²⁸...

Une des caractéristiques essentielles de son journalisme est d'appuyer ses innovations sur une revendication militante de la spécificité féminine. Elle invente donc « le Carnet », une sorte d'équivalence journalistique de la charité mondaine. Durant sa période mystique, quelques mois en 1892, puis pendant une plus longue période à partir de la fin 1893, elle l'institutionnalise même, tenant une souscription permanente publicisée par la presse et dont on affectait quotidiennement le montant aux infortunés. Chaque semaine, elle soumet quatre cas aux lecteurs et fait appel à leur bon cœur. D'après Bernard Lecache, qui a épousé sa petite-fille, plusieurs journaux étaient à ses ordres : *La Libre Parole*, *Le Figaro*, *Le Matin*, *L'Éclair*, *Le Journal*, *L'Écho de Paris*. En un an, elle gagne plus de 50 000 francs jusqu'à ce que la médisance et le soupçon enflent, l'obligeant à faire appel à l'Association des Journalistes parisiens pour justifier ses comptes²⁹.

Par ailleurs, elle accumule dans les marges de ses articles des messages privés, révélant un intense commerce épistolaire en soubassement de ses enquêtes : « P.S. À l'amie de Cabourg. – Faites-vous connaître, je répondrai³⁰ ». En 1898, elle dit devoir traiter près de 80 lettres par jour³¹. L'article de journal se fonde sur une intense circulation de mots, et d'argent.

Elle est à partir de 1897 l'une des journalistes les plus actives de l'aventure du quotidien féministe *La Fronde* où elle mène un combat acharné pour la cause de Dreyfus. Elle y écrit ses « Notes d'une Frondeuse », des bulletins d'une quarantaine de lignes. Elle participe à la fondation de *L'Œuvre* par Gustave Téry et Urbain Gohier de 1908 à 1911, donne des chroniques hebdomadaires de mars 1909 à 1914 à *L'Intransigeant* de Léon Bailby (elle ouvre des tribunes qui vont être favorables aux femmes ensuite), puis assure au début du siècle des collaborations à *Femina*, à *Paris illustré*, au *Petit Parisien*, à la *Grande Revue*, à *Nos loisirs*, à *Je sais tout*. Sous le nom de Madame X, elle donne des chroniques à *Excelsior* où elle se présente ainsi : « Mettez ensemble un peu de l'humeur batailleuse de la Grande Mademoiselle et du pittoresque de la Palatine ; joignez-y un atome de la pédanterie façonnrière de ces dames du Marais, que tant houspilla Molière ;

28. Jacqueline/Séverine, « Un mort », *Gil Blas*, 1^{er} avril 1892.

29. Bernard Lecache, *Séverine*, Gallimard, 1930, p. 136.

30. Jacqueline, « L'éternel masculin. Journal d'une femme », *Gil Blas*, 2 septembre 1892.

31. Jeanne Brémontier, « Les vacances des femmes de lettres », *La Fronde*, 19 septembre 1898.

quelques grains de poudre à canon, un nuage de poudre de riz, mélangez du romantisme à haute dose, plantez là-dedans "la petite fleur bleue", et portez sur la fenêtre de Jenny l'ouvrière, entre le canari qui chante et la collerette qui sèche : voilà³² ! » Christine Douyère-Demeulenaere estime à près de 6 000 articles et chroniques sa production totale dispersée dans près de 100 journaux. Selon elle, cette production a été pratiquement toujours payée à la ligne et elle estime, à raison de deux francs la ligne, le revenu moyen de Séverine à 3 600 francs par mois³³.

La fin de sa carrière est plus difficile. Après l'épisode de *La Fronde*, au début du xx^e siècle, ses contrats se font plus rares. Elle doit se résoudre à faire des conférences. À une apprentie journaliste qui lui écrit, elle répond sur un ton pessimiste : « Le journalisme, c'est d'abord l'humiliation de la quête du travail [...]. Les compromissions. Et puis pour finir, à supposer qu'on réussisse à se faire une situation, la censure. [...] Vous vous heurtez aux "intérêts". Toute plume s'y brise ou s'y émousse. La vôtre devra rester muette³⁴. » Il faut dire que dans ces années, elle fait une longue dépression. Elle collabore encore sporadiquement au *Gil Blas*, au *Matin*, à *Je sais tout*. Il faut attendre 1909 pour que les participations régulières reviennent à *L'Œuvre*, à *L'Intransigeant*, au *Matin*, au *Gil Blas*.

Contrairement à la plupart des femmes journalistes, Séverine a une œuvre littéraire limitée (quelques livres pour enfants, une ou deux pièces de théâtre et un récit d'enfance autobiographique), et tardive. Elle a cependant regroupé ce qu'elle considérait comme ses meilleurs articles en recueils : *Pages rouges* (1893), *Notes d'une frondeuse* (1894), *Pages mystiques* (1895), *En Marche* (1896) et *Vers la lumière. Affaire Dreyfus... impressions vécues* (1897). Comme l'écrit Adolphe Brisson « ce ne sont que des collections d'articles » et cela fait de Séverine un « cas littéraire », « un des plus curieux que nous avons vu éclore depuis vingt ans³⁵ ». Cette énigme littéraire est « la seule femme de lettres qui se soit résolument confinée dans le journalisme ».

Le reportage au féminin

Séverine se fait la dépositaire de deux courants journalistiques différents, d'où sans doute le pouvoir d'une écriture véritablement explosive. D'un côté, elle a assimilé les leçons de l'écriture journalistique traditionnelle, à la confluence de la fiction et de la conversation : elle a notamment

32. Cité par Bernard Lecache, *Séverine, op. cit.*, p. 204.

33. Christine Douyère-Demeulenaere, *Séverine et Vallès. Le Cri du peuple, op. cit.*, p. 251.

34. Citée par Évelyne Le Garrec, *Séverine, 1855-1929 : vie et combats d'une frondeuse*, Paris, L'Archipel, 2009, p. 50.

35. Adolphe Brisson, *Portraits intimes*, deuxième série, Armand Colin, 1894-1901, p. 3.

étudié cette manière des chroniqueuses de parler politique par le biais de l'ironie. Mais Séverine ne pratique pas que l'écriture oblique : elle relève aussi de la tradition de la chose vue. Vallès, le premier, a théorisé la nécessité d'un petit reportage fait dans la rue, au contact des événements. Séverine assume cette tradition et comme tout reporter, elle confronte un corps percevant au monde. « Le reportage "tout chaud", la chose vue et sentie, voilà son plat préféré³⁶ », écrit Jules Bois.

Dans un texte inédit conservé aux archives départementales de l'Oise, elle rappellera qu'elle est « de l'école du fait ».

Plus que les théories, si généreuses soient-elles, plus que les plaidoyers si éloquents soient-ils, j'apprécie la sobriété péremptoire de l'événement. Il en dit davantage, sous sa forme concrète, que toutes les rhétoriques, il n'est pas que l'enseignement irréfutable, la preuve dont s'abolit l'argument contraire, il est le miroir d'une époque, la glace fidèle où se réfléchit la décrépitude d'un monde, sans les vernis des apparences, sans le maquillage de la civilisation³⁷ !

Les reportages de Séverine débutent souvent par un incident caractéristique ou une mention qui marquent la transgression et l'entrée dans un monde jusque-là inaccessible, celui du journalisme moderne, du reportage. Ainsi, dans ce reportage d'août 1887 sur l'incendie de l'Opéra-Comique paru dans *Le Cri du peuple*, où elle doit brandir son « autorisation » :

Dès les premiers pas, un agent se précipite et barre le chemin.

- On n'entre pas !

- Pardon, j'ai une autorisation.

- Il n'y a pas d'autorisation qui tienne ! Une femme ne peut pas traverser là. C'est dangereux.

Je sors mon permis de presse. Comme il est nominal, l'« autorité » me regarde avec des yeux comme des soucoupes, puis se range contre le mur en se disant, qu'après tout, s'il m'arrivait quelque chose, ce ne serait pas un grand malheur³⁸.

Dans la suite de cet article, elle s'applique en élève de Vallès à commenter et à décrire méthodiquement le spectacle qui l'entoure : « Il y a à regarder, en effet ». Mais au bout d'un moment, la salle de spectacle, transformée en véritable charnier, finit par faire son effet : « Je suis demeurée stupide d'horreur... ». L'écriture journalistique affronte alors courageusement l'indicible, la terreur, la mort, l'effroi. Cet épisode que nous appellerons

36. Jules Bois, « Les femmes journalistes », *Gil Blas*, 6 février 1904.

37. Séverine, « Les enfants martyrs », *Séverine, Vie et combats d'une frondeuse*, L'Archipel, 2009, p. 166.

38. Séverine, « À l'Opéra-Comique », *Le Cri du peuple*, 5 juin 1887.

« le franchissement du seuil » est topique des premiers temps des femmes reporters et on le retrouve dans de nombreux d'articles racontés par des femmes ou parfois par leurs confrères goguenards, comme en 1908 au moment du procès Steinheil avec la tentative d'expulsion de Jeanne Laloé et sa réintégration triomphale.

Il n'y a d'ailleurs pas que des journalistes du sexe fort dans la galerie de l'instruction ; un certain nombre de nos « consœurs » sont là. Parmi elles, la plus avide de renseignements est Melle Jeanne Laloé, qui fut candidate féministe aux dernières élections municipales.

Malheureusement, sa physionomie n'est pas aussi connue des gardes du Palais. L'un d'eux, un vieillard, à la moustache de grognard s'approche d'elle et d'une voix sévère lui enjoint l'ordre de quitter les lieux.

« Mais je suis ici comme journaliste, proteste Melle Laloé ».

Le bon garde, qui connaît bien des avocates, mais qui n'a jamais vu de « reporter » du sexe faible, n'en veut rien croire. Il ne faut pas moins de l'intervention d'une dizaine de confrères pour régler enfin cet incident. Radieuse, Melle Laloé remercie ses protecteurs : « C'est très chic, ce que vous avez fait là ! » s'écrie-t-elle³⁹ ».

Autre épreuve initiatique, en 1890, lorsque Séverine accepte à Saint-Étienne de descendre dans une mine de charbon qui vient d'exploser (Ill. 5). Elle scénarise alors le danger qu'elle affronte, la peur qu'elle vainc et tient même une comptabilité de l'héroïsme au féminin : « Je serai la première Parisienne, la quatrième femme qui, depuis que l'exploitation existe – et voici déjà un bon moment – aura fait le voyage. Deux Anglaises et une Stéphanoise m'ont précédée, mais en période de calme ; tandis qu'à ce moment la terre est méchante, traîtresse, inapaisée⁴⁰... ! » Si elle cherche une certaine publicité en affrontant ainsi les enfers souterrains, c'est pour raviver l'énergie et les dons des souscripteurs en faveur des malheureux. Elle récolte 12 000 francs⁴¹ en vingt-quatre heures, 45 000 francs en quelques jours. Mais elle crache le sang et doit s'aliter. *Le Gaulois* et elle-même mettent savamment en scène la lutte contre la maladie :

Enfin, me revoici sur pied, pas bien solide encore, mais assez vaillante, je l'espère du moins, pour ne pas craindre de nouvelle rechute.

Ce que c'est bête cette maladie qui vous jette bas et vous étouffe, ainsi qu'un monstre de cauchemar, alors que l'on a tant à faire, tant de bien surtout à effectuer !

39. « Madame Steinheil devant le juge », *Le Petit Parisien*, 2 décembre 1908.

40. Séverine, « La descente aux enfers », *Le Gaulois*, 1^{er} août 1890.

41. Bernard Lecache, *Séverine, op. cit.*, p. 92.

Mais je n'ai pas cédé tout à fait : près de mon lit ont défilé les petites veuves, les vieilles mamans, et comme je n'avais ni les doigts ni la langue paralysée, chacun a emporté sa part de consolations, avec sa part de secours⁴².

Séverine vient de gagner ses galons de reporter, comme le reconnaît rapidement Fernand Vandérem dans un article intitulé significativement « Le reporter » : « Les pittoresques comptes rendus judiciaires de Maurice Talmeyr, les récits attendris de Séverine nous retraçant les misères du pays noir, [...] – qu'est-ce sinon du reportage – et du plus sûr et du plus fin⁴³. » Devant une Séverine en larmes, les mineurs, pour la remercier de son reportage, donnent son nom à un puits.

Le 4 août 1892, nouvel exploit journalistique, cette fois pour le *Figaro*. Elle réussit à arracher une interview au pape Léon XIII. Le chapeau insiste sur le fait que le reportage est de sa propre initiative⁴⁴. Le texte de l'interview montre le degré d'autorité auquel elle est arrivée. Du haut de son magistère social, elle dialogue avec le Saint-Père, compare leurs rhétoriques et leurs systèmes de charité. Elle est déjà une grande professionnelle de l'interview dont elle rappelle le mode d'emploi : « Je le suis respectueusement, notant au passage, de mémoire, les réponses qu'il veut bien me faire, les provoquant d'une brève interrogation lorsque je le puis⁴⁵. »

Séverine ne laisse jamais oublier que son corps exposé est un corps de femme toujours prêt à se transformer en un corps compatissant, larmoyant, avec une écriture de la participation qui désire faire ressentir l'émotion au lecteur. Henri Rochefort, son adversaire, l'avait surnommée « Notre-Dame-de-la-larme-à-l'œil ». Ce faisant, elle s'inscrit dans une histoire longue du témoignage féminin. Flora Tristan proposait aussi à ses lecteurs, plutôt que la description des ateliers lyonnais des tisserands pauvres, le témoignage de son émotion. « Mes yeux se remplirent de larmes⁴⁶ », écrit-elle. Comme l'explique Sylvain Venayre, « dans ce cas, c'était la subjectivité de la voyageuse qui garantissait l'objectivité de la description. Ce que j'écris est vrai, suggérait Flora Tristan, parce que je l'ai vu et parce que, après l'avoir vu, j'en ai été émue aux larmes. À un double titre, donc, les yeux de la voyageuse étaient les principaux moyens

42. Séverine, « Au Pays noir », *Le Gaulois*, 12 août 1890.

43. Fernand Vandérem, « Le reporter », *Le Gaulois*, 19 août 1890.

44. Séverine, « Le Pape et l'antisémitisme. Interview de Léon XIII », *Le Figaro*, 4 août 1892.

45. *Ibid.*

46. Flora Tristan, *Le Tour de France. État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel, matériel. Journal inédit*. 1843-1844, J. Puech ed., éditions de la Tête de feuilles, 1973, p. 92.

de son enquête⁴⁷ ». Ce journalisme de terrain, loin de se cantonner à une objectivité impossible, se compose à partir de l'émotion et de l'empathie. « Encore une fois, ce n'est pas un article que j'écris, c'est mon chagrin que je laisse parler – bien ou mal comme il me vient⁴⁸ ! »

Le geste de Séverine est complexe : d'un côté, en devenant un maître du reportage et en affrontant la peur, elle transgresse la sexuation des genres journalistiques ; de l'autre, elle pratique le journalisme de reportage en n'omettant jamais sa féminité et en ne laissant jamais oublier son corps de femme. Ainsi le 1^{er} août 1890, arrivée à Saint-Étienne pour les obsèques des mineurs tués dans le coup de grisou, elle a juste le temps de « se débarbouiller un brin et passer une robe noire⁴⁹ ». Subversive et conventionnelle à la fois, elle ne remet pas en cause la distinction des genres mais, plus subtilement, elle énonce, en acte, une sorte de qualification spécifique de la femme pour le journalisme, et pour le reportage. Elle pose une question essentielle : est-ce que la manière dont le féminin est conçu, construit, créé, ne prédispose pas les femmes au reportage ?

Le premier journal quotidien de femmes : *La Fronde*

Un deuxième événement, collectif celui-là, semble corroborer cette hypothèse. En 1897, Marguerite Durand lance avec l'aide de Séverine d'ailleurs, le premier journal quotidien entièrement rédigé par des femmes, *La Fronde*. Les observateurs de l'époque surnomment ce périodique « *Le Temps en jupons* » et, par ce surnom, manifestent leur perplexité devant un journal qui, pour eux, n'a rien de féminin :

Une observation que tout le monde a faite [...], c'est que ce journal rédigé par des femmes, pour servir les intérêts des femmes, est en réalité extrêmement peu féminin. Si l'on n'en était pas averti, si l'on ne faisait point attention aux signatures, on pourrait croire que ces longs et consciencieux articles, très informés et souvent fort instructifs, ont été écrits par de savants austères ou par de paisibles professeurs⁵⁰.

Le journal naît dans un petit hôtel Empire au 14, de la rue Saint-Georges dans le quartier affairé, trépidant, plein de bruits et de rumeurs

47. Sylvain Venayre, *Panorama du voyage, mots, figures, pratiques*, Les Belles lettres, 2012, p. 286.

48. Séverine, « Anniversaire de la mort de Jules Vallès », *Le Cri du peuple*, 15 février 1886.

49. Séverine, « Les 90 cercueils », *Le Gaulois*, 1^{er} août 1890.

50. « Ce que pensent les hommes », *Le Temps*, 25 décembre 1897.